

La jeune fille au turban

Marta Morazzoni

Nouvelles

Traduites de l'italien par Jean-Paul Manganaro



P.O.L



Extrait de la publication

La jeune fille
au turban

Marta Morazzoni

La jeune fille
au turban

nouvelles

traduites de l'italien par Jean-Paul Manganaro

P.O.L
8 villa d'Alésia, Paris 14^e

Série dirigée par Mario Fusco

titre original :

La Ragazza col turbante

© Longanesi & C., Milano, 1986

© P.O.L éditeur, 1988, pour la traduction française

ISBN : 2-86744-126-9

La jeune fille au turban

I

Vers la fin des années 1600, dans la petite ville de Scheveningen, aux portes de la splendide Den Haag, vivait un marchand. C'était alors un homme d'une quarantaine d'années : sa belle allure, ses traits nobles et opulents, marquaient une richesse solide et généreuse ; sa grande taille, sa fière prestance, quoique exempte de superbe, auraient pu d'abord intimider, mais révélaient vite une douceur captivante dans les manières mêlée à tant de sévérité, surtout quand il lui arrivait de s'abandonner à la conversation, art dans lequel il excellait naturellement. Il parlait en effet avec un rare plaisir et avait le don de ne jamais fatiguer son interlocuteur ; cette qualité, qui l'avait fait se distinguer dès sa jeunesse, maintenant qu'il traversait la plénitude de sa maturité et de sa vie, déjà si riche en événements et en souvenirs, le disposait à un avenir encore plus intense et fertile ; à présent, justement, cette qualité touchait à son sommet.

Depuis quelques années à peine, il s'était décidé à

affronter le mariage que son père, en mourant, lui avait chaleureusement recommandé, afin qu'il ne se desséchât pas en une vieillesse sans héritiers auxquels transmettre les trésors d'un si bon caractère, et du commerce florissant dont il avait à son tour hérité. Pendant quelque temps, malgré les chaudes larmes par lesquelles il avait juré d'obéir au dernier commandement paternel, il s'était montré réticent quant à la compagnie féminine ; il préférait habiter seul la grande maison parentale, obscure et encombrée de meubles massifs auxquels il n'avait pas voulu toucher, par paresse ou par affection et fidélité au passé qu'ils enfermaient avec une discrétion tenace. Il avait déplacé seulement la grande table en chêne qui, du milieu de la salle, avait été disposée près de la fenêtre côté ouest. C'est là que notre marchand s'asseyait, en fin d'après-midi, quand le travail des comptes, le registre des marchandises, des débits et des crédits de la journée l'occupaient longuement. Le déclin du jour était le moment destiné à cette tâche et il volait donc, jusqu'à son dernier éclat, la lumière que le couchant renvoyait de la mer en veines rougeâtres ou tendrement bleutées. Devant lui, à quelques centaines de pas, la plage claire et l'eau couleur de perle que Jan (c'était le prénom du marchand) avait connues depuis sa petite enfance.

C'est là, dans cette maison, que son père avait choisi de vivre, plusieurs années auparavant, troquant volontiers les aises de la ville contre l'agrément de pouvoir veiller de près au va-et-vient des bateaux et suivre ainsi le départ de sa marchandise, que souvent il n'avait pas hésité à accompagner au cours des voyages les plus longs et les plus périlleux. Ses caisses, en effet, contenaient des matières singulièrement rares et pré-

cieuses : messire Bernhard Van Rijk, marchand de tableaux, traitait avec les meilleurs artistes de Hollande, et ses relations s'étendaient jusqu'à la noblesse des lointains cours du Nord.

C'est justement à l'époque où Jan allait naître, en 1658, que son père s'était embarqué pour un de ces voyages.

D'habitude, s'il lui arrivait d'aller loin par bateau, chargé de quelques tableaux, le prudent Bernhard préparait minutieusement son itinéraire, pourvoyait avec parcimonie, mais sans avarice, aux nécessités du voyage et, surtout, il se souciait de ne rien laisser en suspens dans sa maison et dans les affaires qui étaient encore en cours. Il aimait et gardait la richesse et le bien-être de la famille comme un don précieux, à ne pas mettre stupidement en danger. C'est pourquoi les jours précédant son départ étaient si intenses.

Par des ordres précis et catégoriques, le maître laissait à chacun des domestiques les tâches que « vous saurez mener à bien pour votre profit et celui de ma maison, au cas où je mourrais — que la volonté de Dieu soit toujours faite — ».

Dans cette même pièce où, des années plus tard, Jan mettait en ordre le bilan quotidien, le vieux Van Rijk (qui alors n'était pas encore vieux) dirigeait et réglait l'enchevêtrement complexe des affaires auxquelles il devait son aisance ; et devant cette table, le jour précédant le départ, les domestiques et deux commis se présentaient l'un après l'autre. Enfin, sa femme le rejoignait ; la porte se refermait alors derrière elle, laissant aux deux époux la tranquillité d'envisager ensemble ce qui restait concernant la direction de la maison que la femme, son mari absent, devait assumer entière-

ment. Il était dur pour messire Bernhard de charger Myriam de ce poids ; mais il avait pleinement confiance en elle, dont il avait sondé la prudence et la vigueur en plusieurs années de mariage, et dont il connaissait la fermeté dans la joie comme dans le malheur. Le rôle qui était le sien n'était pas facile, mais c'était le destin commun à tant de femmes de sa condition : attendre que les jours s'écoulaient dans l'ordre, gouverner le rythme des semaines, quand ce n'était pas des mois, conscientes du bien que rapportaient ces voyages et ces séparations, mais aussi des dangers que l'on y courait.

Ce fut donc par un soir de juin de 1658 que Myriam se présenta sur le seuil de la salle et attendit : seuls les deux jeunes commis étaient restés dans la pièce et ils la saluèrent avec déférence, sans pour autant perdre une syllabe de ce que le maître était en train de leur dire. Ils furent congédiés presque aussitôt et messire Bernhard fit signe à sa femme d'entrer.

Quand elle referma le battant de la porte, la chambre parut plus sombre, malgré la lumière des chandelles et les dernières lueurs du couchant qui filtraient à travers les verres de la grande fenêtre, si bien que, dans la pénombre, le jaune doré de sa robe s'imposait avec une opaque vigueur. La femme avançait avec circonspection, lenteur, et une sorte de léger embarras, bien qu'elle ne fût qu'au cinquième mois de grossesse ; mais c'était sa première grossesse, et la gêne étrange dans laquelle la mettait son nouvel état lui imposait de bouger avec une précaution extrême.

« Vous avez acquis la démarche d'une princesse », lui disait Bernhard, qui, satisfait, même dans les petites choses, reconnaissait la sage prudence de sa femme. Mais ce dont nous parlons était une veille singulière. Si

l'appareil extérieur semblait le même que pour tant d'autres départs, dans l'âme des deux époux, penchés sur les papiers qu'ils étudiaient avec une attention précise, alternaient des sentiments contrastants de tendresse réciproque et de ressentiment inexprimé. La belle Myriam, parvenue alors qu'elle n'était plus très jeune au seuil de sa première maternité, avait quelque peine à refouler le soupçon que son mari ne comprenait aucunement ses angoisses et ses craintes, pour la quitter en un moment si délicat. Comme la plupart des femmes arrivées à ce stade, que ce fût ou non la première fois, elle craignait, elle en était même, pour ainsi dire, rageusement convaincue, qu'elle allait en mourir ; tandis que la chose semblait à messire Bernhard si pleinement inscrite dans l'ordre de la nature, qu'elle demandait seulement l'attente patiente de l'événement. Il faut ajouter à cela que la succession quotidienne des affaires le détournait d'autres considérations plus profondes ; et puis, ces derniers temps, il ne saisissait de sa femme que l'aspect superbe et florissant, souligné à présent par le soin recherché des vêtements et la simplicité de sa coiffure, encadrant un visage en réalité assez pâle, mais certes pas souffrant. La maternité avait encore plus ennobli ses traits.

« Eh bien, avez-vous d'autres ordres à me laisser en votre absence ? » demanda enfin Myriam, après avoir écouté pendant plus d'une heure les directives de son mari.

« D'autres ordres, point ; en revanche, je vous recommande de vous garder de la fatigue et des soucis excessifs ; je rentrerai à temps pour voir notre enfant venir au monde, et il n'y a aucune raison pour que vous vous angoissiez autant (car je vois bien que vous n'êtes

pas tranquille), sachant que mon voyage sera conclu en moins de deux mois. Et d'ailleurs, ma présence ici ne pourra que gêner au moment opportun. » Mais il garda pour lui cette dernière raison : il considérait en effet avec une indulgence supérieure le fait que sa femme ne fût pas en mesure de comprendre et encore moins de partager le plaisir subtil que suscitait en lui, en ce moment et pour cette occasion, la pensée du voyage.

En réalité, messire Bernhard partait toujours volontiers ; non qu'il n'aimât pas la bonne marche, tranquille et ordonnée, de sa maison, dont il était au contraire le tuteur sévère et inflexible, tout comme il ne négligeait pas maintenant de cultiver avec un orgueil légitime l'attente de cette naissance. Mais l'amour pour son travail, la passion avec laquelle il accompagnait les œuvres qui lui étaient confiées et, enfin, l'appât du gain, de l'argent qu'il avait l'impression d'obtenir avec plus de noblesse que ne faisaient tant d'autres qui, comme lui, s'occupaient de commerce, toutes ces choses ensemble sollicitaient son honnête vanité et le poussaient vers de paisibles aventures auxquelles, même en pareil cas, il n'aurait su renoncer.

Cette fois-ci, en outre, il partait pour une expédition insolite : il n'amènerait avec lui qu'une petite toile dont la valeur, messire Van Rijk en était sûr, se trouvait être extraordinaire, et destinée à s'accroître en un futur proche. Par ailleurs, quant à l'incertitude de l'affaire, qu'il n'était en aucune façon certain de pouvoir conclure, cela ne lui semblait pas une raison suffisante pour ne pas se donner la peine du voyage ; tout au plus, oui, il amènerait avec lui quelques autres objets de moindre valeur, mais facilement vendables et lucratifs. Pour ce petit bijou inestimable, auquel il s'était entre-temps

attaché comme à une compagnie vivante, il aurait risqué bien davantage.

Contrairement à ses habitudes, il avait gardé la peinture chez lui et non pas dans son magasin ; accrochée au mur en face de la fenêtre, dans la chambre à coucher, la toile trônait depuis un mois déjà et était devenue familière même aux servantes de la maison, qui avaient reçu l'ordre péremptoire de ne pas la toucher ni la déplacer de l'endroit où elle avait été mise. Personne, à l'exception des gens de la famille Van Rijk, n'avait vu le tableau, il n'avait été proposé à personne ; le destin de la peinture, confinée à présent dans le silence d'une chambre, était chargé de promesses mystérieuses, d'un avenir éclatant et insolite. Simplement, messire Bernhard, en la regardant tous les soirs avant de se coucher dans le grand lit où il dormait seul (la situation de Myriam conseillait qu'elle se retirât dans une chambre plus à l'écart, en compagnie d'une servante attentive au moindre geste de sa maîtresse), le gratifiait d'une paternelle et jalouse tendresse. Il était donc tout à fait naturel, en fin de compte, que madame Van Rijk se surprît parfois à considérer la présence de cette peinture dans sa maison avec une sorte de secrète rancœur.

Nous disions que le voyage pour lequel le brave marchand s'apprêtait semblait quelque peu risqué ; il était impossible d'en prévoir l'effet, car le précieux tableau aurait pu revenir avec son protecteur en terre de Hollande sans que nul bénéfice sérieux vînt compenser les fatigues et le remue-ménage qui se préparaient. Van Rijk, en cela, était un homme et un marchand à vrai dire singulier : alors que personne ne serait parti à l'aventure sans la garantie du bénéfice d'une belle poignée de florins, lui, au contraire, se disposait au risque avec un

esprit enthousiaste et léger, nourrissant en lui-même le plaisir secret de l'imprévisibilité des événements.

Le destinataire de cette entreprise était un noble danois avec lequel notre messire Bernhard gardait depuis des années un contact épistolaire fidèle, et auquel il avait déjà envoyé, avec un avantage réciproque, quelques œuvres d'une grande valeur. Mais ils ne s'étaient encore jamais rencontrés personnellement, si bien que maintenant, grâce à cette peinture, le Hollandais pensait que le moment était venu de se mettre en mer (un voyage d'ailleurs ni long ni trop risqué) et de se présenter en personne comme tuteur et garant de l'œuvre que, avec la conviction profonde de l'instinct, il aimait au point d'avoir du mal à s'en séparer. En effet, seule l'estime qu'il nourrissait pour ce seigneur de Herfølge avait pu le convaincre que l'œuvre serait entre de bonnes mains, et suffisamment éloignée pour ne plus ressentir qu'une impossible nostalgie, au moment où la séparation aurait eu lieu.

Un mois avant de préparer l'expédition, il avait par une longue lettre annoncé à son correspondant le but de son voyage, en lui vantant les qualités du chef-d'œuvre qu'il gardait depuis longtemps près de lui ; il s'était offert à lui montrer sa valeur, fût-ce simplement pour le plaisir de partager avec un amateur d'art la splendeur d'une œuvre qui, par sa facture et son inspiration, n'avait pas sa pareille, disait-il.

La réponse arriva promptement, trois semaines plus tard :

Messire, l'éloquence de la passion avec laquelle votre lettre m'a vanté ce miracle de peinture ne me permet pas d'hésiter plus

longtemps à vous inviter dans ma demeure. Vous y serez reçu comme un vieil ami ; je ne saurais vous cacher que le plaisir et l'impatience avec lesquels je vous attends ne sont pas dus seulement à l'œuvre que vous m'avez promise, mais aussi à votre personne, que j'aurai enfin la joie de connaître. Quel que soit le moment où vous arriverez, vous serez attendu ; je suppose que le bateau accostera dans le port de Holbaek ; de là, vous parviendrez facilement dans mes domaines. La saison dans laquelle vous arriverez, si la date de votre départ ne change pas, sera tout à fait favorable ; le temps est déjà bon et clair, et se radoucit petit à petit après les tempêtes de l'hiver. Vous serez mon hôte pendant tous les jours que vous voudrez et pour autant que la condition de madame votre épouse vous le permettra.

Votre ami dévoué

D. DE HERFØLGE

Messire Bernhard, quand la réponse lui parvint du lointain Danemark, se mit à rire avec une secrète allégresse ; il chercha aussitôt le bateau sur lequel s'embarquer, prépara son bagage et emballa enfin la toile avec une tendre précaution, n'acceptant les aides ou les conseils de quiconque pour cette opération délicate et complexe.

Myriam elle-même dut remarquer, un jour où elle parlait avec une servante, combien son mari semblait rajeuni de plusieurs années, aussi épris qu'un garçon à

sa première aventure.

« C'est ça les hommes, madame, ils partent sans penser à ce qu'ils laissent ; voyez-vous, ils sont trop sûrs de le retrouver à leur retour », et elle secoua la tête avec amertume. Mais Myriam ne voulait pas écouter, elle se sentait elle-même plus calme, et proche d'une sorte de libération : la peinture quitterait enfin la chambre à coucher et n'y reviendrait pas, elle en était certaine.

II

Le jour du départ arriva. Quand messire Bernhard se réveilla, tôt le matin, quoique l'on fût au cœur d'un mois de juin doux et plein de promesses, le ciel était encore sombre, et la mer embrumée s'estompait sur un fond de brouillard, tandis que l'aube s'annonçait à grand-peine au-dessus des ténèbres denses de la nuit, en une lueur incertaine et lactescente.

Debout devant la fenêtre grande ouverte, notre voyageur semblait chercher les augures de son départ enfin proche : le brouillard qui montait de la mer ne le décourageait point, il s'efforçait même de reconnaître, de son lieu d'observation, la ligne noire du bateau sur lequel il s'embarquerait d'ici peu, essayant de déchiffrer l'enchevêtrement compliqué de vergues et de mâts qu'enveloppaient les voiles. La malle des vêtements et celle des marchandises moins précieuses, qu'il comptait certainement vendre en rendant visite à quelques vieilles connaissances de la capitale danoise, étaient déjà à bord dans sa cabine. Il ne restait qu'un sac de cuir avec

Cinq récits qui, de la Hollande à l'Espagne et à Vienne, se situent dans une sorte de référence idéale à l'Empire Austro-Hongrois, entre la fin du XVI^e siècle et les années qui ont précédé la catastrophe de 1914. Mais les lieux ou les dates n'ont ici qu'une importance relative, même si certains personnages se nomment Charles-Quint ou Mozart... Car la vérité des textes de Marta Morazzoni se situe dans l'univers intérieur d'êtres qui n'arrivent pas à véritablement se parler, à s'entendre, qui restent isolés les uns des autres par d'imperceptibles et redoutables barrières. Souvent, c'est la maladie ou la vieillesse qui mure ainsi les personnages, mais leur monde silencieux, feutré, n'en prend que plus d'intensité et, parfois, de violence.

Pour son premier livre, qui a rencontré en Italie un très grand succès, Marta Morazzoni a su imposer une voix d'une originalité singulière, élégante et raffinée qui, dans son apparent refus de toute innovation formelle, laisse filtrer une intense émotion.



Maquette de couverture : Jean-Pierre Reissner
Document : « La jeune fille au turban »
par Jan Veermer, La Haye, Mauritshuis.

ISBN : 2-86744-126-9

F 10126-88-3

97 F